

Paul VAN OSSEL

CERAMIQUES DE LA FIN DU IV^e SIECLE ET DU V^e SIECLE EN GAULE BELGIQUE

Tous ceux qui étudient l'Anquité tardive se sont déjà trouvés confrontés aux problèmes de continuité passé le IV^e siècle et plus précisément après l'invasion germanique de 406/407. Cet événement, répercuté et amplifié par les écrits souvent catastrophiques des auteurs contemporains, est devenu une limite théorique trop souvent évoquée dans l'étude de l'occupation romaine en Gaule du nord.

Mais cette limite est-elle aussi nette que l'historiographie peut le faire croire?

Un des moyens pour apprécier la réalité d'une continuité d'occupation est l'étude des céramiques tardives. La première difficulté consiste à distinguer celles de la fin du IV^e siècle de celles des premières décennies du V^e.

La céramique du dernier quart du IV^e siècle est maintenant bien connue depuis les publications de plusieurs *burgi* et *castella* construits à l'époque valentinienne le long du limes. Pour la plupart de ces sites, on admet, en partie pour des raisons historiques, que leur occupation n'a pas dû se poursuivre au-delà des premières années du V^e siècle. Pour l'étude de la céramique du V^e siècle, nous disposons de deux types de sources, les mobiliers funéraires des nécropoles de transition (1) et quelques ensembles de céramique provenant de la région trévire ou du Palatinat. L'ensemble le plus important provient de la dernière phase d'occupation des thermes impériaux de Trèves (*Umbau-Keramik*), daté, pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, entre 375 et 450 environ (2). Un second ensemble, plus récent, provient des thermes de Barbara à Trèves. Il est daté entre 420 et 460 environ (3). Un troisième ensemble est constitué par la céramique du *castellum* d'Alzei, dans le Palatinat. Cet ensemble, publié en 1916, pose en fait un problème de base, car W. Unverzagt a publié aussi bien la céramique du *castellum* valentinien que celle du *vicus* d'époque constantinienne qui fut rasé pour son édification (4). Il en résulte un mélange fort peu utilisable, auquel H. Bernhard a heureusement mis fin, il y a peu, en isolant, sur les trente-six formes présentées par W. Unverzagt, dix-sept formes (plus cinq qui n'étaient pas connues de ce dernier) appartenant à la période 375-437 et, parmi ces formes, une demi-douzaine qui seraient caractéristiques de la première moitié du V^e siècle (5).

Ces trois sites fournissent indubitablement un ensemble de formes parmi les plus tardives de la céramique romaine dans la Gaule du nord. Récemment, la publication de la villa et de la fortification de Echternach a apporté un nouvel ensemble de céramiques, chronologiquement mieux circonscrit (6).

Les quelques sites cités ici ne sont sans doute pas les seuls à avoir livré de la céramique du V^e siècle, mais ils sont à la base de l'étude de la céramique de cette époque. S'y ajoutent les découvertes de Maastricht qui fourniront certainement l'essentiel du renouvellement de nos connaissances dans les années à venir (7).

LES SIGILLEES

La principale production de sigillée diffusée dans la Gaule du nord à la fin du IV^e siècle reste toujours celle d'Argonne.

Parler des sigillées d'Argonne à cette époque implique nécessairement deux problèmes, d'ailleurs très liés : la chronologie des ateliers et la question des imitations "pseudo-sigillées" et "rotgestrichene Keramik".

1 - La chronologie des ateliers d'Argonne

Pour G. Chenet, les ateliers d'Argonne (y compris Châtel) n'ont "normalement" (le mot est de lui) pas pu continuer à produire après 406-407. Cette constatation est basée

uniquement sur l'interruption des séries monétaires après Gratien à Avocourt et après Honorius et Arcadius à Lavoye. Pourtant, déjà W. Unverzagt pensait que les ateliers d'Argonne avaient dû poursuivre leurs activités au moins jusque vers 450. De même W. Hübener, dans son étude de la sigillée à la molette, étend-il la chronologie dans la première moitié du V^e siècle.

Dans une étude récente, Y. Wautelet a repris le problème de la chronologie des ateliers d'Argonne et plus spécialement celui de Châtel-Chéhéry (8). En réalité, il ne fait que reprendre les éléments avancés par G. Chenet, en les développant. Tout repose toujours sur les séries monétaires de Lavoye et Avocourt, ou plutôt sur leur interruption vers la fin du IV^e siècle. Comme G. Chenet, Y. Wautelet admet que les ateliers d'Argonne n'ont plus produit après l'invasion de 406-407 et que les découvertes de Trèves, Metz et Alzei, dont les contextes chronologiques lui paraissent trop larges, ne peuvent être utilisées pour étendre la production des ateliers d'Argonne après cette date. Quant à la sigillée, entre autres à motifs chrétiens, trouvée dans les tombes des cimetières de transition du Namurois, ce ne serait qu'une imitation, de la "pseudo-sigillée", fabriquée ailleurs qu'en Argonne (cf. ci-après).

La thèse de Y. Wautelet pêche de plusieurs côtés. En effet, l'arrêt des séries monétaires au début du V^e siècle est un phénomène généralisé qui résulte de l'arrêt de la frappe des émissions de bronze dans l'Empire d'Occident entre 394 (arrêt de la frappe à Trèves) et 402 ap. J.-C. L'absence de monnaies postérieures à 402 ne peut donc être invoquée pour dater l'arrêt de la production des ateliers d'Argonne, d'autant moins qu'il semble bien que les monnaies frappées entre 388 et 402 aient continué à circuler en masse durant toute la première moitié du V^e siècle, afin justement de pallier la pénurie de petites espèces.

D'autre part, nier toute valeur aux découvertes de Trèves et Alzei est abusif. Les études de L. Hosson et H. Cüppers reposent sur des observations stratigraphiques et typologiques fiables. Quant aux découvertes d'Alzei, les études de H. Bernhard ont permis d'isoler quelques formes qui seraient caractéristiques de la période 406-437.

En fait, RIEN ne prouve que les ateliers d'Argonne aient cessé de produire vers 406.

2 - La question des imitations du V^e siècle

L'apparition de ce que plusieurs archéologues appellent parfois la "pseudo-sigillée" et que les Allemands appellent la "rotgestrichene Keramik" ou "rot-braungestrichene Keramik" est intimement liée aux questions de chronologie. En fait, ces deux groupes, qu'il s'agit de définir, ne se recouvrent pas exactement.

A - La "pseudo-sigillée" :

Déjà G. Chenet constata parmi la céramique de la nécropole de Lavoye la présence de vases qui, tout en se rattachant aux productions du IV^e siècle par la technique et les formes, présentaient des caractères nettement abâtardis. Une semblable constatation fut faite, il y a quelques années déjà, par A. Dasnoy, étudiant les nécropoles de transition du Namurois et par J. Breuer et H. Roosens lors de la publication des trouvailles de Haillot.

Concluant en outre à l'arrêt de la production en Argonne après 406-407, il en arrive à distinguer deux centres de production géographiquement et chronologiquement distincts; l'un à Châtel en Argonne, fabriquant jusque vers 406 (et à partir de 400 pour les molettes chrétiennes) une sigillée de bonne qualité; l'autre, dont la localisation n'est pas connue, mais qu'il situerait volontiers sur le cours moyen de la Meuse, ne produisant qu'après l'abandon des ateliers d'Argonne vers 406-407. Comme toutefois les mêmes molettes se retrouvent sur les deux "productions", Y. Wautelet supposa que quelques potiers durent fuir l'Argonne sous l'effet de l'invasion de 406-407 et s'établir dans la vallée mosane, emportant avec eux les précieuses molettes.

Ce qui est un fait, c'est que dès qu'on abandonne les ensembles funéraires bien datés de la fin du IV^e siècle-tout début du V^e siècle, on constate d'indéniables différenciations dans la cuisson, la texture, la netteté des formes et la qualité de l'engobe (pseudo-sigillée). Mais, par contre, telle qu'elle est présentée, la thèse de Y. Wauetet ne peut être maintenue. Rien ne permet d'affirmer l'arrêt de la production des ateliers d'Argonne après 406-407.

D'autre part, des prospections récentes à Châtel et au Pont-des-Quatre-Enfants révèlent qu'on y trouve également cette "pseudo-sigillée" abâtardie (et même en majorité).

Tout indique qu'on ne peut séparer l'histoire de l'atelier de Châtel de l'histoire de la "pseudo-sigillée".

Mais faut-il exclure d'office la possibilité d'ateliers de sigillée ailleurs qu'en Argonne? Toutes les sigillées du V^e siècle, mais aussi du VI^e siècle, ne proviendraient-elles que des quelques ateliers dont l'activité s'est maintenue au V^e siècle? Il faut se garder de répondre trop vite. D'autres ateliers ont pu exister. Et pourquoi pas dans le bassin de la Meuse moyenne? Sinon, comment interpréter une découverte faite il y a peu, lors des fouilles de l'hôtel Derlon à Maastricht, où furent trouvés les fragments d'un fond de bol de type Ch. 320, qui paraît bien être un déchet de cuisson. Ces tessons, avec d'autres résidus de fours, proviennent d'une couche datée du V^e siècle. De telles découvertes, si elles se confirment, devraient éclairer d'un jour différent la question des provenances des sigillées tardives.

Ajoutons un dernier élément à ce dossier. Il y a quelques années, M. Dasnoy a fait effectuer des analyses de tessons de sigillée du IV^e et du V^e siècle provenant de nécropoles du Namurois, dans le but de déterminer d'éventuelles différences des composants de la pâte et de l'engobe. Ces analyses, encore provisoires et malheureusement inédites, font ressortir qu'il n'y a pas de véritables différences de composition de pâte entre la sigillée du IV^e et celle du V^e siècle. La seule différence réside dans la composition de l'engobe : le taux de plomb est beaucoup plus élevé au IV^e siècle qu'au V^e siècle.

Quand on sait en outre que la "pseudo-sigillée" reprend en partie des formes existantes au Bas-Empire, je crois qu'il vaut mieux ne pas parler d'imitation, mais bien de prolongement. De plus, il ne faut pas croire que la sigillée du V^e siècle présente des caractéristiques techniques parfaitement homogènes. Des vases portant la même molette (unité de décor) ou provenant d'un même atelier (unité d'origine) présentent parfois des différences techniques étonnantes.

B - La rot (ou rot-braun) gestrichene Keramik :

Connue dans plusieurs sites de l'est de la Gaule (à Trèves, Eisenberg, Rundebers, Ungstein, ...), cette céramique reprend des formes de sigillée de la fin du IV^e siècle et du V^e siècle et joue un rôle important, car la chronologie de nombreux sites repose en grande partie sur elle. Toutefois, elle pose un double problème de définition et de diffusion.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, cette céramique n'a jamais été définie en détail. Le terme désigne une céramique "peinte" en rouge ou rouge-brun. Toutefois, aussi bien L. Hussong que H. Cüppers, qui sont les seuls à décrire cette céramique, soulignent nettement qu'on ne peut pas vraiment parler de "peinture", (car pas de trace de coups de pinceau), mais bien d'un "engobe" dans lequel le vase est plongé. La différence de brillance et de qualité vient d'une différence de température de cuisson et de qualité de préparation de l'engobe. Ils considèrent cette céramique comme l'ultime évolution, bien que très déchuë, de la technique de la sigillée du Bas-Empire, dont elle reprend en partie les formes (9).

Cette céramique a été trouvée en grande quantité à Trèves, dans les thermes de Barbara et les thermes impériaux, où elle présente le plus vaste éventail de formes.

Par contre, elle n'apparaît ni à Altrip (+ 406), ni à Alzei (+ 430). Dans la mesure où les contextes chronologiques de Trèves sont larges, les découvertes d'Alzei et Altrip prennent toute leur importance, pour autant que leur abandon respectif soit fixé avec précision. Car on peut alors déduire que la "rotgestrichene Keramik" est plus récente que la chute du Limes en 406-407, et même que 430, date approximative de l'abandon final d'Alzei. Cette céramique est considérée comme une production locale, imitant la sigillée tardive. Selon les auteurs, elle aurait été fabriquée à Trèves (L. Hussong). D'autres, plus nombreux, situent son centre de production à Mayen (K. Böhner, W. Hübener).

Quels sont les liens entre la "rotgestrichene Keramik" et la "pseudo-sigillée"?

Apparemment, ce ne sont pas les mêmes productions, bien qu'il soit souvent très difficile de les distinguer. Les deux productions ont des caractéristiques techniques différentes, mais des formes en commun. La "rotgestrichene Keramik" possède des formes propres, dont la principale est une tèle.

La répartition géographique de la "rotgestrichene Keramik" paraît plus limitée que celle de la "pseudo-sigillée". A ce jour, elle fut découverte surtout dans la région mosellane, dans le Palatinat et sur le Rhin moyen, mais aussi sur le cours inférieur du Rhin (Asperden, Asberg, Nimègue, ...). Signalons enfin qu'aussi bien la "rotgestrichene Keramik" que la "pseudo-sigillée" connaîtront d'importants prolongements au VI^e siècle. Mais à cette époque, il est tout à fait évident qu'il s'agit de productions bien différenciées, qui ne s'écoulent pas dans les mêmes régions.

C - La sigillée noire :

Parallèlement à ces prolongements de la sigillée, toujours cuite en atmosphère oxydante, quelques découvertes amènent à poser la question de l'existence d'une sigillée noire, cuite volontairement en atmosphère réductrice.

Parmi la sigillée de Maastricht et de Herstal, se trouvent en effet quelques tessons de vases manifestement cuits en atmosphère réductrice et décorée de rehauts de peinture blanche (e.a. une coupe à collerette et un Ch. 320). Ces découvertes indiquent clairement qu'une sigillée noire, cuite en atmosphère réductrice, existe bien et que cette sigillée ne peut être considérée comme "raté de cuisson", puisque certaines pièces furent décorées de rehauts de peinture blanche (10).

Mais ce qui est encore totalement inconnu, c'est l'importance réelle de cette "production". Elle paraît en tout cas très limitée.

LA CERAMIQUE RUGUEUSE DE L'EIFEL

Cette céramique est bien connue. La plupart des ateliers importants situés dans l'Eifel (Mayen, Speicher, Herforst et Urmitz) ont fait l'objet de fouilles, souvent anciennes et malheureusement insuffisamment publiées. La production s'étend de la fin du II^e siècle au début du Moyen Age, mais tous les ateliers n'ont pas produit, ni surtout connu une large diffusion, en même temps. C'est ainsi que les produits de Mayen se répandent surtout dans la seconde moitié du IV^e siècle, au moment où les ateliers de Speicher et Herforst entament leur déclin.

L'évolution typologique des formes est bien cernée depuis les études de H. von Petrikovits, H. Cüppers, R. Fellmann et B. Kaschau (11). Et cela surtout pour les trois formes principales, présentes pratiquement partout en Gaule du nord : les types Alzei 27, 28 et 29. C'est pourquoi on peut se limiter ici à deux questions :

- existe-t-il des formes ou des variantes qui soient caractéristiques du V^e siècle?
- l'Eifel est-elle la seule région de production des céramiques granuleuses trouvées dans les sites du nord de la Gaule?

Les découvertes d'Echternach permettent de grouper, d'une part des céramiques provenant d'une villa détruite au début du V^e siècle et d'autre part celles d'une fortification occupée, dans sa phase la plus récente, à partir de l'époque valentinienne jusque loin dans le V^e siècle. Certaines formes, certaines variantes se retrouvent dans les deux gisements, bien qu'en des proportions différentes. C'est le cas pour l'urne Alzei 27 et plus particulièrement pour sa variante la plus récente (bord de faucille). Vu sa présence dans les deux sites, cette variante tardive ne fournit donc pas d'élément chronologique vraiment déterminant pour le V^e siècle. Par contre, deux formes sont présentes dans la fortification et pas dans la villa : la tèle Alzei 31 et l'urne Alzei 32/33. Il semble que ces deux formes apparaissent déjà au tout début du V^e siècle, car on les connaît, mais en nombre extrêmement limité, à Altrip, qui est abandonné vers 406-407. Par contre, ces deux formes sont abondantes dans les couches du V^e siècle des principaux sites du nord de la Gaule (thermes de Barbara à Trèves, Alzei, Franckfort, Runde Berg, ...).

La seconde question, celle de la provenance, est plus délicate. Le problème a été récemment réenvisagé par M. Redknapp, mais les résultats de ses recherches ne sont pas encore pleinement connus. Depuis longtemps, nombreux sont ceux qui doutent que la totalité de la céramique granuleuse provienne exclusivement de l'Eifel. Déjà, M. Cüppers remarquait parmi la céramique des thermes impériaux de Trèves la présence de pâtes que l'absence de dégraissant basaltique ne permet pas de rattacher aux ateliers de l'Eifel. De même, L. Bakker relève-t-il parmi la céramique de la fortification d'Echternach un tesson type Alzei 27 dont la pâte est dégraissée aux coquillages pilés (Mulchelmagerung). Dans ce cas, ce tesson se rattache à une production bien connue par ailleurs dans la région trévire et dans le Luxembourg. Récemment aussi, quelques lames-minces de céramiques rugueuses, provenant de deux sites mosans (Lixhe et Herstal) (12), occupés au IV^e siècle, ont révélé des différences de pâtes et de dégraissants (et surtout l'absence de basalte ou de quartz basaltique) qui rendent peu probable une provenance de l'Eifel.

A la suite de M. Petit, M. Joy étudie actuellement la céramique granuleuse trouvée dans la région parisienne. Sans préjuger des résultats de son étude, il constate là aussi des différences qui rendent improbable une origine de l'Eifel, d'autant moins que dans la région parisienne le répertoire des formes des granuleuses ne correspond pas parfaitement à celui des ateliers de l'Eifel.

Mais d'où proviennent alors ces "imitations"? Quelques découvertes récentes apportent un début de réponse. Ici encore, c'est le site de l'hôtel Derlon à Maastricht qui apporte le plus de données neuves. La même couche du V^e siècle, qui avait déjà livré un rebut de cuisson d'un bol en sigillée, a livré en outre de nombreux déchets de cuisson de céramique granuleuse (Alzei 27, 29 et 30). De même, on a découvert récemment à Huy, toujours sur la Mause, un four de potier qui pourrait bien avoir fabriqué de la céramique granuleuse. Les découvertes de Maastricht et Huy ne sont peut-être pas tout à fait suffisantes pour affirmer avec certitude que de la céramique granuleuse ait été fabriquée dans ces deux sites. Mais l'ensemble des données actuellement disponibles tend à l'attester.

La céramique de l'Eifel a donc été imitée, mais à partir de quand l'a-t-elle été? Le phénomène semble assez tardif et ne date sans doute pas d'avant la seconde moitié du IV^e siècle. C'est le cas dans la région parisienne et ce l'est aussi à Maastricht. Mais beaucoup trop d'inconnues subsistent pour apprécier le phénomène autrement que dans ses grandes lignes. Il conviendrait aussi de multiplier des analyses qui restent pour l'instant, il faut bien le reconnaître, trop peu nombreuses.

LES CERAMIQUES GERMANIQUES

L'attention portée à l'identification d'une céramique d'origine germanique, c'est-à-dire provenant de régions situées au-delà du Limes, constitue un des phénomènes les plus actuels de la recherche archéologique.

A ce jour, une demi-douzaine de sites dans le nord de la Gaule ont livré une céramique totalement inhabituelle dans nos régions et qu'on ne peut rattacher à aucune production connue par ailleurs (13). C'est une céramique non tournée, montée à la main et cuite en atmosphère réductrice. Par sa technique de fabrication, par ses formes et ses décors, cette céramique présente des similitudes avec celle de l'âge du fer, avec laquelle on la confondrait sans doute si les contextes n'étaient si précisément connus.

Trouvée dans des contextes de la fin du IV^e siècle et du V^e siècle, cette céramique est appelée "germanique" parce que certaines formes, certains décors et parfois même certains dégraissants sont semblables à ceux de céramiques d'outre-Rhin et qu'elle se retrouve en association avec des objets mobiliers (fibules, peignes, armes) dont le caractère germanique est généralement accepté. Mais il faut avouer que, sauf cas exceptionnel, une telle attribution "ethnique" est assez dangereuse, car cette céramique est encore trop peu connue.

Notes

- (1) L'essentiel de la bibliographie est rassemblé dans H.W. BOHME, "Germanische Grabfundé des 4. bis 5. Jahrhunderts zwischen unterer Elbe und Loire, Studien und Chronologie und Bevölkerungsgeschichte", München, 1974.
- (2) L. HUSSONG et H. CUPPERS, "Die Trierer Kaizerthermen. Die spätrömische und frühmittelalterliche Keramik", Mainz, 1972.
- (3) Ibidem.
- (4) W. UNVERZAGT, "Die Keramik des Kastells Alzei", Frankfurt a/Main, 1916; idem, "Zur Zeitbestimmung des Kastels Alzey (Rheinhessen)", *Germania*, 13, 1929, p.177-187; idem, "Ein neuer Gesamtplan vom Römerkastell Alzei (Rheinhessen)", *Germania*, 38, 1960, p.393-397; idem, "Neue Ausgrabungen im Römerkastell Alzey (Rheinhessen)", *Ber. röm. germ. Komm.*, 49, 1968, p.63-84.
- (5) H. BERNHARD, "Zur spätantiken Besiedlung im Alzeier Raum", *Alzeier Geschichtsblätter*, 16, 1981, p.123-143.
- (6) J. METZLER, J. ZIMMER et L. BAKKER, "Augsgrabungen in Echternach", Luxembourg, 1981.
- (7) Nous renvoyons ici à la très intéressante communication de M. W. DIJKMAN et aux fouilles qu'il a entreprises à Maastricht.
- (8) Y. WAUTELET, "L'important problème de la "pseudo-sigillée" dans la province de Namur", *Pro Antiqua*, 7, 1977, p.1-64.
- (9) op.cit., p.71-73 et p.91-92.
- (10) Déjà à Trèves, H. CUPPERS avait signalé la présence de tessons de sigillée noire dans les couches tardives des thermes impériaux (Umbaukeramik), mais il les considéra, soit comme des tessons brûlés, soit comme des accidents de cuisson malgré tout mis sur le marché.
- (11) H. von PETRIKOVITS, "Schneppenbaum-qualburg", *Bonner Jahrbücher*, 142, 1937, p.325 et suiv.;
L. HUSSONG et H. CUPPERS, op.cit.
R. FELLMANN, "Mayener Eifelkeramik aus den Befestigungen des spätrömischen Rein-liches in der Schweiz", *Jahrb. Schweiz. Ges. f. Urgeschichte*, 42, 1952, p.161-173;
B. KASCHAU, "Der Runde Berg bei Urach. II. Die Drehscheibenkeramik aus den Plangrabungen 1967-1972", Sigmaringen, 1976.

- (12) P. VAN OSSEL, "Le matériel archéologique de la villa romaine de Loën à Lixhe (Prov. de Liège), *Bull. Inst. Arch. Liégeois*, 96, 1984, p.22-58;
J.P. LENSEN et P. VAN OSSEL, "Le pré Wigy à Herstal", *E.R.A.U.L.*, 20, Liège, 1984.
- (13) L. VAN IMPE, "Het oudheidkundig bodemonderzoek in Donk (Gem-Herk-de-stad) 1977-1982", *Archaeologia Belgica*, 255, Bruxelles, 1983, p.65-94;
K.J. GILLES, "Germanische Keramik", dans *Trier Kaiserresidenz und Bischofssitz. Die Stadt in spätantiker und frühchristlicher Zeit*, Mainz, 1984, p.347-349.

TYPES NOUVEAUX	"PSEUDO-SIG"	"ROT-BRAUN G"	SIG. NOIRE
			
			
			
			
			
			